L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 29 AOUT 1886. 59me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 29 AOUT 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE DEMAIN LUNDI.

PAR LE SHERIF—à la Bourse Arcade, un fort lot de comptes ouverts, etc.

Le commerce du coton à la Nlle-Orléans.

"Le commerce du coton dépérit, le commerce du coton se meurt, à la Nouvelle-Orléans!" Voilà ce que nous entendons répéter, de tous les côtés, depuis quelques années, et il n'y avait pas grande exagération dans ces plaintes. C'était, dans les campagnes, à qui trouverait le moyen de se soustraire aux exactions de l'armée des patrons et des employés qui frappait d'un lourd impôt chaque balle arrivant sur nos quais.

La division du travail est une excellente chose: c'est un des premiers principes de l'économie politique, et l'industrie lui doit de merveilleux progrès, au double point de vue du fini dans l'exécution et de la réduction du prix de revient; mais, poussée à l'excès, de façon à faire passer un travail par cinquante mains, tandis qu'une vingtaine d'hommes pourraient faire le besogne tout aussi bien, sinon mieux, elle devient une calamité, une source de désastres. Ceux qui s'obstinent à pétiner dans la routine à s'embarrasser de complications inutiles, s'exposent à la ruine et, rarement, ils y échappent. Nous vivons à une époque où la concurrence exerce une toute puissante influence; elle fait et défait tout; sans considération ni pitié, elle écrase tout ce qui se trouve sur son passage.

C'est, principalement, en matière commerciale qu'il faut viser à la simplification des procédés et à la réduction des frais. La concurrence pardonne encore moins dans l'échange, dans le transport des marchandises, que dans leur production ou leur transformation par la fabrique. La machine y est bien plus vite battue, et il suffit, parfois, de quelques années pour réduire à la misère une ville ou une contrée opulente. En un moment, le trafic abandonne un centre populeux, prend une route nouvelle et laisse le désert et la faim là où, quelque temps auparavant, régnaient le mouvement, l'animation, la richesse. Ne voyons nous pas, tous les jours, les navires des négociants de St-Louis arriver par le deuxe, pénétrer au fond de nos bayous et y séjourner, même à quelques milles de la Nouvelle-Orléans, le coton de nos planteurs Louisianais et le transporter au fond de l'Ouest, à meilleur marché qu'il ne lui coûte pour venir sur nos "wharves"!

Il y a deux ou trois ans, une filature avait inventé un moyen d'échapper aux taxes et surtaxes auxquelles est soumise chaque balle, depuis le moment où elle sort du bateau, pour entrer dans nos presses, jusqu'au moment où elle pénètre dans la cale du steamship qui doit l'emporter au-delà de l'Atlantique. Elle expédiait des barges qui s'en allaient, de droite et de gauche, le long des bayous, ramasser le coton que les planteurs mettaient à leur disposition, et le transportaient directement à la filature, ici qu'il était sorti des habitations. L'entreprise n'a pas été pourannée. Etait-elle tombée en des mains inhabiles ou les fonds ont-ils manqué? Nous l'ignorons, mais nous avons entendu alors des hommes très compétents y applaudir et lui souhaiter le succès.

Pendant que nous nous débattons, ici, pour obtenir de petites réductions que l'on ne peut qu'approuver, mais qui, peut-être, sont insuffisantes et n'améliorent pas beaucoup la situation, il s'opère, d'un autre côté, dans un port de Virginie, à Norfolk, une bien autre réforme. La, on construit d'immenses presses hydrostatiques d'une puissance prodigieuse. Les presses réduisent les balles au quart, au huitième de ce qu'elles sont, quand elles sortent des mêtres. Les huit ou en font plus qu'une et l'on peut en embarquer une bien plus grande quantité dans la cale du navire. Il s'ensuit une énorme diminution de place, de temps et de main d'œuvre. L'économie se fait de tous les côtés à la fois; c'est une véritable révolution qui se prépare dans le commerce du coton. Il est bon d'attirer sur elle l'attention de la communauté, car il faudra que, tôt ou tard, nous l'adoptions à notre tour.

Il est temps de songer, ici, à simplifier le travail, à réduire la somme de main d'œuvre, à diminuer les frais qui pèsent sur le planteur—sans quoi, ce dernier finira par s'adresser à d'autres ports qui profiteront de notre apathie, de notre manque complet d'initiative.

Le vent—nous devons le dire—est à la réforme. Il y a d'excellentes choses dans le changement de tarif qui vient d'être adopté. Dans quelques opérations, les prix sont réduits de moitié. Il en est de même de certains emmagasinages qui étaient ruineux et enlevaient au producteur le plus clair revenu de son travail.

Nous ne sommes plus au temps où le coton américain régnait en souverain, où il s'imposait sur tous les marchés du monde, à quelque prix que ce fût. Aujourd'hui, on cultive la plante un peu partout; la concurrence extérieure est redoutable; elle occasionne des baisses considérables. N'existât-elle pas, que la production des Etats-Unis qui a fait des progrès énormes grâce aux réformes amenées dans les méthodes de culture, suffirait pour établir le trop plein sur les différents marchés. Les filatures, de leur côté, ont suivi un mouvement correspondant. Les cotonnades encombrent les entrepôts; le rabais agit sur la matière manufacturée aussitôt qu'on la sortire première. Tous frais payés, il reste donc au planteur une très petite marge pour lui permettre de vivre. Si l'intermédiaire n'y met pas du sien et ne travaille pas à diminuer les charges qu'il fait peser sur le produit, le planteur sera obligé de renoncer à une industrie qui ne lui donne plus de quoi entretenir sa famille et payer ses travailleurs. C'est, en définitive, le commerçant, l'intermédiaire, qui y perdra le plus. On ne saurait donc assez encourager le mouvement qui a lieu, en ce moment; il est utile, il est bienfaisant; il peut sauver notre port d'une ruine complète—d'une ruine dont, ne craignons pas de le déclarer, nous étions menacés à plus bref délai qu'on ne le pense. Avec un peu d'habileté et de bonne volonté, on peut rapidement réparer les pertes et récupérer la clientèle. Ne sommes-nous pas le centre naturel du grand commerce du coton? Avec moins d'efforts qu'ailleurs, il nous est facile d'obtenir une beaucoup plus belle réunaite.

Deux petites filles sortant de la distribution des prix: l'une, chargée de couronnes; l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de sortie, celle-ci, se tournant vers sa compagne:

—Prête-m'en une.... pour dans la rue!

L'autre jour, Guibollard achète un tableau au peintre X.

Vous allez mettre votre signature, dit-il à l'artiste qui est en train de terminer son œuvre.

—Et qu'elle soit authentique, n'est-ce pas!

LOUISIANE.

—La première balle de coton, récoltée par Richard Spencer, a été reçue le 26 août à Natchitoches, et achetée par S. Nelken, à 10 cents. Elle pesait 476 livres. La première balle, l'année dernière avait été reçue le 20 août.

Le *Meschacébé*, Bonnet-Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 28 août:

A la longue sécheresse que nous subissions succèdent depuis quelques jours des orages qui font le plus grand bien à la canne à sucre sans nuire à la moisson du riz, qui s'avance rapidement, grâce au temps qui a facilité, jusqu'ici, le travail. Bien que le soleil soit toujours ardent, la chaleur n'est plus si accablante, car nous jouissons d'un peu de brise et les orages rafraîchissent l'atmosphère.

—Décidément, les clubs dramatiques sont à la mode. Tous les esprits s'en occupent; et si nos renseignements expriment des faits, le nombre de personnes disposées à étudier des rôles est innombrable. De cette étude, ne nous plaignons pas, car elle vise à faire de la culture de l'esprit un passe-temps utile et agréable; de plus, elle est la garantie que l'occasion est enfin offerte à plusieurs intelligences fines de se faire connaître et de gagner les applaudissements que ne refuse jamais le public à ceux qui brillent par autres toilettes que celles provenant de chez la modiste.

Au moment où nous écrivons ces lignes, des amateurs répètent à la salle St Albert une pièce qui sera bientôt jouée et à laquelle nous souhaitons d'autant plus le succès, que tout effort tendant à améliorer l'état social et à arracher les populations des dangers de l'ignorance, en les invitant à la culture de l'esprit, mérite l'encouragement empressé et complet de tous.

—Lundi dernier, est décédée, sur la rive gauche de notre paroisse, Mlle Emilie Dufresne, âgée d'environ 19 ans. Ses restes, accompagnés d'une foule de parents et d'amis, ont été déposés, le lendemain, au cimetière de l'Eglise St. Jean-Baptiste.

Vendredi dernier, le 20 du courant, est décédée, sur la rive droite, Mme Frank Webre, estimable mère de famille, dont les restes ont été déposés, le lendemain, au cimetière de St. Jean-Baptiste.

Le même jour, aussi sur la rive droite, est mort un enfant de 11 mois, de M Amédée Chabaud.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 28 août:

Le temps a bien varié, depuis quelques semaines, suivant les localités. Dans certains endroits, il est tombé trop d'eau; dans d'autres, il n'y a eu que quelques ondées, par extraordinaire. Dans le premier cas, ce sont seulement les fermiers qui voulaient faire des foins qui ont souffert. Quant à la canne, elle n'a fait qu'en profiter.

Maintenant que la moisson du riz est commencée, il est à souhaiter que nous ayons de la sécheresse ou que les ondées ne soient que passagères, vu que la récolte est énorme et très-abondante. S'il est possible de la couper et de la rentrer dans de bonnes conditions, elle pourra donner une puissante impulsion aux affaires. On a cultivé beaucoup plus de riz, cette année, que les années précédentes, et les recettes en augmenteront rapidement. Depuis deux ans, les moulins à riz ont plus que doublé; les planteurs ont plus de facilité que jamais de le placer. Il est vrai que les prix sont bien plus élevés; cela n'empêche pas cette culture de prendre, tous les jours, plus d'importance.

La canne, qui était en retard, n'a pas encore regagné le temps perdu; aussi est-elle petite, presque, sur pied. Si l'automne n'est pas en retard, si les gelées blanches ont lieu à l'époque ordinaire, il est à peu près certain que l'on fera une pauvre récolte. On estime le déficit sur l'an dernier à 20 pour cent.

Les planteurs de coton vont commencer à faire leur cueillette. Cependant, on ne peut, des maintenant, dire quel sera le déficit et de combien il se montera. Rien n'est moins probable qu'une bonne moyenne.

Le maïs est rentré, et a bien rendu. La Louisiane a ça vraiment pas à se plaindre, de ce côté.

En fin de compte, nous aurons une récolte assez faible, à l'exception du riz, qui a complètement réussi.

—Il est a regretter que le bill des allocations n'ait pas passé, comme il avait été présenté, et qu'il n'ait pas été voté aucune somme pour la canal de Charenton, pour la Tèche, et le bayou Lafourche. C'est une consolation pour nous de voir que le Bayou Terrebonne a obtenu $16,000, et le Bayou Courtableau $5,000.

Voici le tableau des sommes demandées par les ingénieurs et de celles qui ont été accordées:

Rivière Amite, Lne., $8205, $2000; rivière Tangipahoa, Lne., $1700, rien; rivières Tchefuncta et bogue Falaya, Lne., $20,900, $2500; rivière Tickaw, Lne., $6230, $2000; Bayou Tchula, Lne., $175,000, rien; connection du Bayou Tèche avec Grand Lac, $50,000, rien; Bayou Black, Lne, $56,000, rien; Bayou Courtableau, Lne, $12,107, $5000; Bayou Terrebonne, Lne, $13,000, $10,000; Bayou Lafourche, Lne, $150,000, rien; Passe Sabine, Lne, $2,500,000, $198,750; rivière Rouge, Lne et Ark, $145,000, $75,000; Bayou Pierre, Lne, montant compris avec celui de la rivière Rouge, $5000; Bayou Cypress, Lne, et Tex., $18,000, $18,000; Ouachita et rivière Black, Ark. et Lne, $40,000, $17,500; Bayou Barthélemy, Lne., et Ark., $9000, $5000; Bayou Bœuf, Lne, $13,500, $5000; rivière Tensas et Bayou Macon, Lne., $10,000, $4000; Bayou D'Arbonne, Lne., $5000, $2000; rivière Yazoo, Miss., $30,000, $10,000; rivière Sunflower, Miss., $15,000, $5000; Lac Tchula, Miss., $5000, $2000; rivière Tallahatchee, Miss., $10,000, $3500; rivière Yallabusha, Miss., $5000, $2000; Bayou Steele, Miss., $5000, $2500; rivière Big Black, Miss., pas de somme additionnelle demandée, $5000; rivière Big Hatchee, Tenn., $8000, $3000; rivière Deer, $5000, $5000; principaux tributaires du Mississippi, $5000, $5000.

—Récolte de Est Bâton Rouge.—

M. J. Gibbons, citoyen estimé et planteur expérimenté du Bayou Sara, a 67 acres de coton, 40 de maïs, 12 de plant de cannes.

Sur les plaines, le coton est, dit-on, petit; mais il y a espoir d'une assez belle récolte. Sur les plaines, les pâturages sont limités pour les bestiaux. Les voies de communication augmentant, et les fermes se multipliant, on se trouve dans l'obligation d'établir plus de clôtures.

—M. Alonzo Woods a des terres à coton sur la propriété de M. M. James Greeley. Il a également 175 acres de coton et 75 de maïs.

MM. Weaver et fils, au carrefour de Plank Road, ont 36 acres de coton, 10 de maïs—le tout formant une belle récolte.

M. H. C. Blessing cultive avec succès les avoines, les plantes fourragères; il a semé du millet, de l'alfalfa, des trèfles. Il a aussi du coton et du maïs; il travaille à l'amélioration des bestiaux.

M. F. M. Blessing a 5 acres de coton et 10 de maïs.

M. John W. Hanze cultive des plantes maraîchères; il a un jardin à 5 milles de Baton Rouge, ainsi que des arbres fruitiers.

La récolte du Dr. Ch. Dean est belle.

Le Rév. M. Patterson, qui prêche à Grosse Tête, à Plaquemine, à Baton Rouge, a une ferme à 7 milles de Baton Rouge. Outre du coton et du maïs, il a des plantes fourragères pour entretenir ses bestiaux. Son champ d'avoine, en 1886, lui a rapporté 68 boisseaux l'acre.

M. R. Gordon vient d'acheter une petite ferme près de Baton Rouge.

M. Johnson David, sur le chemin de Greenwood Springs, a une belle récolte de coton et de maïs.

Le jeune M. Sharp a 6 acres de plant de cannes, 10 de maïs et 5 de coton.

Sur l'habitation Oak Hill, M. W. J. Sharpe a 15 acres de plant de cannes, 15 de souches, 35 de maïs; 30 de coton cultivés à la part.

M. D. Sharpe occupe la propriété de Perry Nugent, à 11 milles de Baton Rouge.

La belle sucrerie de M. E. A. York est dirigée par M. Burden; elle a 50 acres de plant, 50 de souches, 80 de maïs, 30 de coton cultivés à la part.

M. John Nesbit a nettoyé plus de 225 balles de coton, dans son moulin à coton, en 1885. Cette année, il a 85 acres de coton, 25 acres de maïs et de pois; il s'espère faire qu'une demi-récolte.

M. J. H. White a une bonne récolte de cannes, de coton et de maïs.

Mme D. Whitty, sur l'habitation Knox, chemin du Clay Cut, a 25 acres de coton, 75 acres de maïs. Elle suit le système du professeur Stubbs. Elle a de très beau bétail, de superbes foins. En 1885, elle a fait 22 balles de coton, et son moulin en a travaillé 335.

Sur la route Jones, M. J. M. Phillips a 65 acres de maïs et de pois, 35 de coton. Il a fait 10 acres d'avoine et 4 acres de patates douces.

MM. Alex. et Dave Stokes ont de belles récoltes de coton, de cannes et de maïs.

M. P. Puckett a 17 acres de coton et 25 de maïs, plus 50 acres de coton à la part.

M. D. Richard, sur Highland, a 10 acres de coton, 20 de maïs, 3 de plant de cannes et 3 de souches.

—On sait que le gouvernement fait en ce moment des expériences de procédé de diffusion, à Fort Scott, Kansas, sur le sorgho. Il est très malheureux que les essais n'aient pas eu lieu sur la canne à sucre; ils eussent été plus décisifs. Du premier coup, on eût pu juger de la valeur de la nouvelle méthode, mais il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Comme les travaux intéressent éminemment les planteurs louisianais, ils ont cru devoir envoyer des délégués pour y assister. M. John Dymond, qui préside, par intérim, l'Association, a choisi MM. Wm. P. Kirchol et Henri Studrizka. Ces deux messieurs sont partis pour inspecter les travaux; ils feront à leur retour, à l'Association, leur rapport qui, nous devons le dire, est attendu avec une vive anxiété. Il y va, en effet de l'avenir de la grande industrie louisianaise.

—Nous apprenons que les fermiers des environs du Lac Espagnol ont commencé la cueillette du coton. La plante est pleine de promesse dans cette région, si toutefois le mauvais temps ne vient pas contrarier les travaux. Les environs du Lac Espagnol semblent éminemment propres à la culture du coton; on y fait, quelquefois, d'excellentes cueillettes, alors que le produit a manqué dans beaucoup d'autres endroits.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 28 août:

Un grand nombre de nos fermiers ont déjà commencé à couper leur foin. Les produits de la fenaison seront plus abondants, cette année, que jamais. Voilà un bon progrès. Il ne faut pas qu'il soit dit que, dans la paroisse Calcasieu, on consomme une seule balle de foin provenant de l'Ouest. Nous avons des prairies qui nous donnent en immense quantité, une herbe savoureuse et extrêmement nourrissante: pourquoi n'en profiterions nous pas!

—L'hon. Wm Vincent, un des plus importants résidants de l'Etablissement Vincent, est venu nous rendre visite, cette semaine.

Il nous dit que, dans ses environs, la récolte de riz est bonne, que celle du maïs est assez pauvre. Cependant, ajoute-t-il, la population ne se décourage pas; elle aura toujours assez de maïs pour son usage; c'est le principal. L'Etablissement Vincent est en pleine prospérité; la population, d'ailleurs, y est énergique et industrieuse. H. M. Rose, agent spécial de la compagnie Chas. I. Squire, qui vient de construire ici un moulin à riz, est reparti pour Donaldsonville; il sera bientôt de retour à Lac Charles, pour mettre les machines en mouvement.

—Il fait bien chaud, depuis quelque temps.

—Le Dr. L. S. Morris, de Pinchburg, nous a rapporté, cette semaine, que dans ses environs, le coton, qui habite, tout en haut, riz est superbe et abondant, et le temps est très favorable à la moisson.

Excursion à Baton Rouge.—La société de bienfaisance des Bouchers a organisé une grande excursion à Baton Rouge qui aura lieu vendredi prochain 3 septembre par la route de la Vallée du Mississippi. Le train partira de la gare rue Poydras à 8 heures du matin et de Baton Rouge, pour le retour, à 6 heures du soir. Les excursionnistes ne paieront qu'un dollar pour aller et revenir: tout a été prévu pour leur confort par M. T. KRAMER, l'excellent agent de la compagnie, qui joint l'obligeance à l'affabilité et la courtoisie est certainement sans supérieur. Nous avons personnellement des remerciements à lui adresser pour l'empressement avec lequel il a été toujours mêlé à notre service. La compagnie lui doit certainement une bonne partie de sa popularité.

Un vieux vertin.—Locution proverbiale qui ne meut jamais, lantre sur nous en avons encore en la preuve. Pizzarello l'incorrigible comique nouvellement arrivé, avait un peu trop pochardé avec son ami Cheinpont, et il s'abîmait *entre pouils*—devant un auditoire nombreux que le meilleur vin de Californie qu'il ait jamais vu était *vinaigre*. Le Salon vin de propriétaire dont M. Philippe Forget, 40 rue Dauphine, est le seul agent en Louisiane.

Après un chanson plus de 500 personnes l'assaillant dans sa loge, pour lui demander à goûter de ce fameux crû.

TORÉADOR, EN GARDE!—"Toréador, en garde!..... Franciullo, Lagartijo et consorts n'ont qu'à bien se tenir: il paraît qu'il vient de surgir pour eux, dans les arènes d'Espagne, non pas un, mais une rivale.

Elle s'appelle la Fragosa et elle est demandée pour les grandes courses de taureaux.

De son vrai nom Dolorès Sanchez, la Fragosa est née à Séville, au faubourg de Triana. C'est la fille de pauvres marchands des quatre saisons. Elle entra à l'âge de douze ans comme employée chez une modiste de Séville. Elle avait déjà l'amour du sport et, il y a deux ans, elle fut elle qui ouvrit dans les arènes, à cheval, la porte par où entre le taureau; elle fut applaudie énormément.

L'année dernière, la Fragosa figura dans des courses de taureaux et fua trois de ces animaux.

Puis elle prit part à d'autres courses à Arahal et à Alcala de Guadaira.

Cette année, elle a tué des taureaux à Cordoba, à Jaen, à Linares et à Vallecas.

Dans cette dernière ville, la Fragosa fut surprise par un taureau qui la blessa très grièvement après l'avoir renversée; quelques minutes après qu'on l'eut emportée elle reparut et, après plusieurs passes très savantes, elle tua l'animal d'un coup d'épée donné avec autant d'art que de bravoure.

La Gragosa a déjà, disent les journaux espagnols, des engagements pour les courses de Cadix, Grenade, Malaga, Antequera, Ubeda, Linares, Montero, Séville, Barcelone et Valence.

Elle est de taille un peu mince, assez bien faite et d'une figure très agréable.

UNE LETTRE DE M. JULES FERRY.—M. Jules Ferry a adressé la lettre suivante de remerciement aux électeurs du Thillot (Vosges):

Mes chers concitoyens,

Votre patriotisme a compris l'importance du scrutin du 1er août. Vous m'avez donné plus de voix qu'aux élections départementales de 1880, beaucoup plus qu'aux élections législatives du 4 octobre 1885; tout le terrain qui semblait contesté a été largement reconquis.

Les résultats sont analogues dans la France entière: dans les départements enlevés à la République par la surprise du 4 octobre, la protestation du suffrage universel, rendu à lui-même, est éclatante et décisive. Puissent tous les partis faire leur profit de cette grande lutte: les conservateurs de bonne foi reconnaître qu'il n'y a rien de possible en France en dehors de la République; les républicains repousser à jamais les agents de haine et de discorde.

Vous savez, mes chers concitoyens, que vous pouvez compter sur ma profonde reconnaissance et sur mon absolu dévouement. JULES FERRY.

LES DERNIERS MOMENTS DE LISZT.—Quelques détails apportés, par les journaux allemands, sur les derniers moments du célèbre pianiste Liszt. On a appris que, dans son délire, il s'occupait toujours de la musique de Wagner, murmurant quelquefois: "Tristan, adieu, Tristan."

Puis sa fille lui ayant demandé s'il se sentait fatigué, il répondit: "Je ne sais pas," et rendit l'âme....

Les personnes qui recueillent des détails biographiques seront peut-être bien aises de savoir que c'est le soir du 19 juin, au casino de la ville de Luxembourg, que Liszt a joué pour la dernière fois, et malgré la défense du médecin. Il a exécuté une de ses valses-caprices et ses arrangements sur les chants polonais de Chopin.

Deux sociétaires causent au foyer de la Comédie-Française:

—Sais-tu pourquoi, à Rio-Janeiro, on n'a pas mis Sarah Bernhardt au clou?

—Parce que ça aurait fait double emploi!

Le type criminel.

La question de savoir s'il existe un type criminel, c'est-à-dire de savoir si les criminels de profession présentent des signes généraux qui permettent de les distinguer à l'aspect de leur physionomie, de la forme de leur crâne, à leur stature, à leur système pileux, etc.... du commun des hommes, a beaucoup préoccupé, depuis quelques années, les anthropologistes et les criminalistes, et, si l'on s'en rapporte à ce que dit M. G. Tarde dans l'ouvrage qu'il vient de publier: la *Criminalité comparée*, on serait arrivé, dans cet ordre de recherches, à d'assez curieuses constatations.

Anatomiquement, dit M. Tarde, en s'en référant aux travaux statistiques faits en Italie par MM. Lombroso et Garofalo, le criminel est, en général, grand et lourd, sans être cependant fort, car il est, au contraire, faible de muscles. Cette supériorité de taille et de poids est plus marquée chez l'assassin que chez le voleur. Ce fait n'est cependant pas hors de toute contestation, car les mesures prises en Angleterre par Thompson et Wilson ne le confirment pas. On aurait même observé que les femmes criminelles sont inférieures aux femmes normales comme poids. Ce qui paraît hors de doute, c'est la grande longueur des bras, qui rapproche le criminel des quadrumanes. Une autre singularité, c'est la proportion extraordinaire des ambidextres. Ils sont trois fois plus nombreux chez les criminels et quatre fois chez les criminelles que chez les honnêtes gens.

Quant aux crânes et aux cerveaux, ils ont donné, dit notre auteur, bien du mal aux anthropologistes. La capacité crânienne des malfaiteurs est-elle inférieure à la nôtre? Les uns disent oui, les autres disent non. En revanche, il paraît avéré que les malfaiteurs ont le front fuyant, étroit et plissé, les arcades sourcilières saillantes, les cavités oculaires très grandes, comme celles des oiseaux de proie, les mâchoires avancées et très fortes, les oreilles écartées et larges, en anse, à quoi il faut ajouter le défaut fréquent et prononcé de symétrie crânienne ou faciale. On a également remarqué que la femme criminelle, par ses caractères crâniologiques, est beaucoup plus masculine que la femme honnête. Défions-nous, par conséquent, des viragos.

En ce qui concerne le cerveau, son poids moyen chez le criminel est à peu près le même que chez tout le monde, et on n'est pas encore arrivé à déterminer les anomalies du cerveau qui caractérisent le criminel, comme on a pu, jusqu'à un certain point, apécifier celles de son crâne. Autre observation assez singulière: le criminel—et aussi la criminelle—est beaucoup plus souvent brun que blond, il est très chevelu et très peu barbu—indécis-vaire de l'imberbe, dit un proverbe italien,—enfin il n'a presque jamais le nez droit; le voleur l'a retroussé, paraît il, et l'assassin crochu: ce qui ne veut pas dire assurément que tous les gens qui ont le nez retroussé sont des voleurs et tous ceux qui l'ont crochu des assassins. On peut noter cependant que les romanciers, ces grands observateurs, quand ils ont à faire le portrait d'une personne défurée, de quelque type équivoque, sombrette, lui donnent un nez retroussé.

On peut se rappeler, d'ailleurs, que Hegel attribue dans son *Esthétique* une grande importance à la forme du nez. Entre le front, où se concentre l'expression spirituelle du visage humain, et la mâchoire, où la bestialité s'exprime, le nez lui paraît être l'organe intermédiaire qui contribue puissamment à faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre. Il tend à rendre l'esprit ou la tête prédominant, selon qu'il se rattache à un front droit et pur par une ligne droite ou que, détaché d'un front déprimé par une ligne brisée, il s'incorpore à la bouche ou à la mâchoire. Ce sont là, on avouera, des propositions d'une haute fantaisie; mais, en tout cas, ce chapitre des nez vaut bien le fameux chapitre des chapeaux.

Un des caractères les plus importants du signalement anatomique du criminel, c'est le regard. Lacassagne l'a set ferme, froid, fixe; il est inquiet, oblique, errant chez le voleur. Cette remarque s'applique aux malfaiteurs de toutes les nationalités. Le criminel se montre en général peu sensible au froid, mais très sensible à l'électricité, à l'application des métaux et aux variations météorologiques. Il est peu affecté par la souffrance autre et il est vivement impressionné par la peur d'un danger, tel que un vue d'un poignard ou l'annonce d'un interrogatoire. Il est essentiellement vaniteux, et encore plus irrégulier que cupide ou gaiant. La statistique est d'accord ici avec l'observation directe, car elle établit que les progrès de l'alcoolisme sont parallèles à ceux de la criminalité. Ce qui ne veut pas dire que les femmes aiment dans la femme, ce n'est pas la femme qui l'orgie, c'est la mère, c'est l'ivresse poussée au dernier degré de l'abjection.

La justice criminelle peut elle retirer quelques services pratiques de la connaissance des résultats obtenus par les anthropologistes dans cette recherche du type criminel? Assurément, il ne suffira pas qu'un homme ait le type du criminel pour qu'on soit en droit de lui imputer un crime commis dans son voisinage, mais si l'on constate des anomalies typiques sur un individu qui vient de commettre son premier crime, on peut assurer qu'il est incorrigible et le traiter en conséquence. Sans même aller jusque-là, ces anomalies peuvent servir d'indices dans la recherche des crimes. M. Tarde estime, en conséquence, qu'il y aurait avantage à créer une clinique criminelle" comme complément à l'école de droit, à l'usage des jeunes gens qui se destinent à la justice pénale. Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

La femme et les hautes études.

Le congrès annuel de la *British Medical Association* vient de s'ouvrir à Brighton. Le docteur Withers-Moore, qui préséidait, a pris pour texte de son discours inaugural "la place de la controversée de "la femme et les hautes études".

Disons tout de suite qu'il faudrait bien se garder de voir dans ses conclusions des arguments contre une forte et saine éducation secondaire, pour les filles comme pour les garçons. Nous n'avons malheureusement pas encore sujet de nous inquiéter des dangers, peut-être un peu chimériques, signalés par le docteur Withers-Moore: ses remarques s'appliquent uniquement à une classe de femmes que nous ne connaissons guère en France jusqu'à ce jour, quoiqu'elle soit déjà nombreuse en Angleterre, aux Etats-Unis et en Russie, celle des *étudiantes* qui se jettent dans les hautes études avec une telle fougue, qu'elles y laissent leur santé avec les attributs les plus charmants de leur sexe,—en admettant qu'elles les aient jamais possédés. Et même pour celles-là il faut faire d'absolues réserves sur la valeur de la théorie du docteur Withers-Moore, théorie qui n'a présentement aucune base expérimentale, qui peut seulement être considérée comme un aperçu original et que nous résumons simplement à titre de curiosité.

Est-il bon pour l'humanité, s'est demandé le président du congrès de Brighton, que les femmes soient admises à concourir et à lutter avec les hommes dans un certain nombre de carrières que l'usage et parfois la législation elle-même leur ont fermées jusqu'ici? Est-il bon que nous ayons des femmes médecins, théologiens, avocats, mathématiciens, astronomes, publicistes, ministres d'Etat,—voire des femmes commandants d'armée!.... Faut-il, oui ou non, encourager et favoriser cette évidente tendance des idées contemporaines, préparer les femmes à cette lutte, leur fournir systématiquement, pour y entrer, les mêmes armes qu'aux hommes? La justice l'exige-t-elle, et le devoir des femmes envers l'espèce le commande-t-il? Voilà ce qu'on se propose d'examiner.

Tout d'abord, le docteur Withers-Moore est frappé de ce fait que, si la femme est admise au combat pour la vie, c'en est fait de la "chevalerie" et de la "courtoisie," qui sont sa meilleure sauvegarde: elle peut s'attendre à être traitée "en combattant", c'est-à-dire le plus rudement du monde. Est-il bien certain, pourrait-on se demander à ce propos, que la femme soit attendu le présent mouvement des idées pour être "admise" à ce combat? La fatalité des choses ne l'y a-t-elle pas déjà jetée désarmée, et ne convient-il pas, à tout hasard, de corriger cette évidente injustice? Mais ne nous laissons pas entraîner à discuter la théorie du docteur Moore, contentons-nous de l'exposer.

Il admet, en somme, et ici le terrain devient plus solide et plus véritablement médical, que tout travail intellectuel,—toute dépense de forces résultant des hautes études,—est nécessairement pour la femme une réduction d'énergie dans sa fonction propre, celle qui consiste à perpétuer l'espèce, autant que possible en la perfectionnant. Ces hautes études empêcheront précisément de devenir mères celles qui auraient fait les meilleures mères: en tout cas, elles en feront des mères inférieures (au point de vue physiologique); et, d'autre part, aucune éducation ne leur fera réaliser ce que leurs fils auraient pu faire. Par exemple,—pour fixer l'argument sous forme d'exemple,—la mère de Bacon, si intelligente qu'elle fût, n'aurait jamais pu écrire le *Novum organum*, et, à supposer qu'elle eût reçu l'éducation nécessaire pour le tenter seulement, elle ne serait jamais devenue la mère de Bacon.... De même pour celle de Gœthe. L'argument est spécieux; il est difficile pourtant de ne pas y voir une pétition de principe. Car, après tout, comment être certain, avant d'en avoir fait l'expérience au cours des siècles, qu'aucune femme, avec une éducation suffisante, ne pourrait écrire le *Novum organum*?

L'argument peut-être contestable quand il s'agit des hommes exceptionnels et de leurs œuvres, est plus sérieux appliqué à la moyenne de l'humanité. De hautes autorités estiment, en effet, que plus l'éducation de la femme est raffinée, plus ses enfants sont faibles. Herbert Spencer dit notamment dans *ses Principes de biologie* que le travail physique rend les femmes moins prolifiques; puis il ajoute: "La même stérilité relative ou absolue est généralement aussi le résultat des travaux intellectuels. Quoique l'éducation des filles riches ne soit pas encore ce qu'elle devait être, si l'on considère qu'elles sont beaucoup mieux nourries que celles des classes pauvres et qu'à tous égards leur hygiène est ordinairement meilleure, on ne peut attribuer leur infériorité au point de vue de la reproduction qu'à la dépense intellectuelle à laquelle elles sont astreintes et qui réagit très sensiblement sur le physique.

Cette infériorité n'éclate pas seulement dans la fréquence plus grande de la stérilité proprement dite et dans l'abaissement de la force de la fonction productrice; elle résulte aussi de l'incapacité très générale de ces femmes à la fonction secondaire de la mère, celle qui consiste à allaiter son enfant. La défaillance complète de la maternité est le pouvoir de porter à terme un enfant bien développé et de fournir à cet enfant son aliment naturel pendant la période normale. C'est une double fonction à laquelle sont généralement peu propres *les filles de ces pays-ci* qui survient à une éducation à haute pression. En admettant même qu'elles eussent la moyenne ordinaire d'enfants, elles devraient encore être considérées comme relativement inféconds." De son côté, sir Benjamin Brodie a écrit: "Presque toujours, dans les classes riches, l'intelligence des filles est cultivée aux dépens de leur vigueur physique, parce qu'il faut plus de temps et d'efforts qu'à leurs frères pour arriver aux mêmes résultats."

Le docteur Clarke, des Etats Unis, est si effrayé des effets qu'une haute culture produit en son pays sur la condition physique des femmes, qu'il en vient à se demander si avant cinquante ans les Américains ne seront pas réduits, pour ne pas disparaître de la face du globe, à venir prendre femme en Europe. Le docteur Hertel, médecin danois, a constaté, dans les écoles supérieures de son pays, que 22 filles sur 100 et 41 sur 100 des filles sont dans un état de santé précaire dû à l'excès de travail; l'anémie, la scrofule et les maux de tête sévissent tout spécialement. Le professeur Bystroff a fait à Saint Pétersbourg des constatations analogues.

De ces faits et d'un grand nombre d'autres du même genre, le docteur Withers-Moore croit pouvoir conclure que le travail excessif imposé par les concours et les examens, qui, dans le monde supérieur, dangereux pour l'espèce chez les garçons, l'est infiniment plus chez les filles. Il croit que les fatigues de cet ordre, répétées par plusieurs générations successives, finiraient par rendre la femme absolument impropre à son fonction de mère. Au total, il admet que tout en donnant aux filles une éducation suffisante il faut viser à faire d'elles d'aimables compagnes, et non point des rivales de l'homme.

Les fabricants de rechmes ont une ingéniosité toujours en éveil.

L'autre jour, au moment où on tombait l'averse bi-annuelle des cinq d'honneur, paraissait à la quatrième page une annonce débutant par ces mots imprimés en grosses lettres:

"Voulez-vous des décorations"

C'était de l'actualité, et le lecteur se précipitait. Alors, au-dessous de la première ligne, il trouvait, en caractères microscopiques cette fin:

"Elégantes pour vos appartements!

Adressez-vous à X..., tapissier, rue."

Attrapés!

BONNE NOUVELLE.—On annonce, de Turin, une bonne nouvelle pour ceux qui ont l'habitude de lire au lit. C'est l'invention d'un journal imprimé en caractères lumineux pour être lu la nuit et sans chandelle.

Décédé hier soir à 10 heures et demie Mme HENRY GERMANN, née Marie Reibel à l'âge de 60 ans. Les amis et connaissances des famille Germann et Reibel sont priés de assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 heures p. m. Le convoi partira du No. 411 1/2 rue Bienville.

De la part de son époux

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—Décédé hier matin, à l'âge de 20 ans, le Sociétaire HENRI FRAUNIÉ, natif de Tarbes, Département